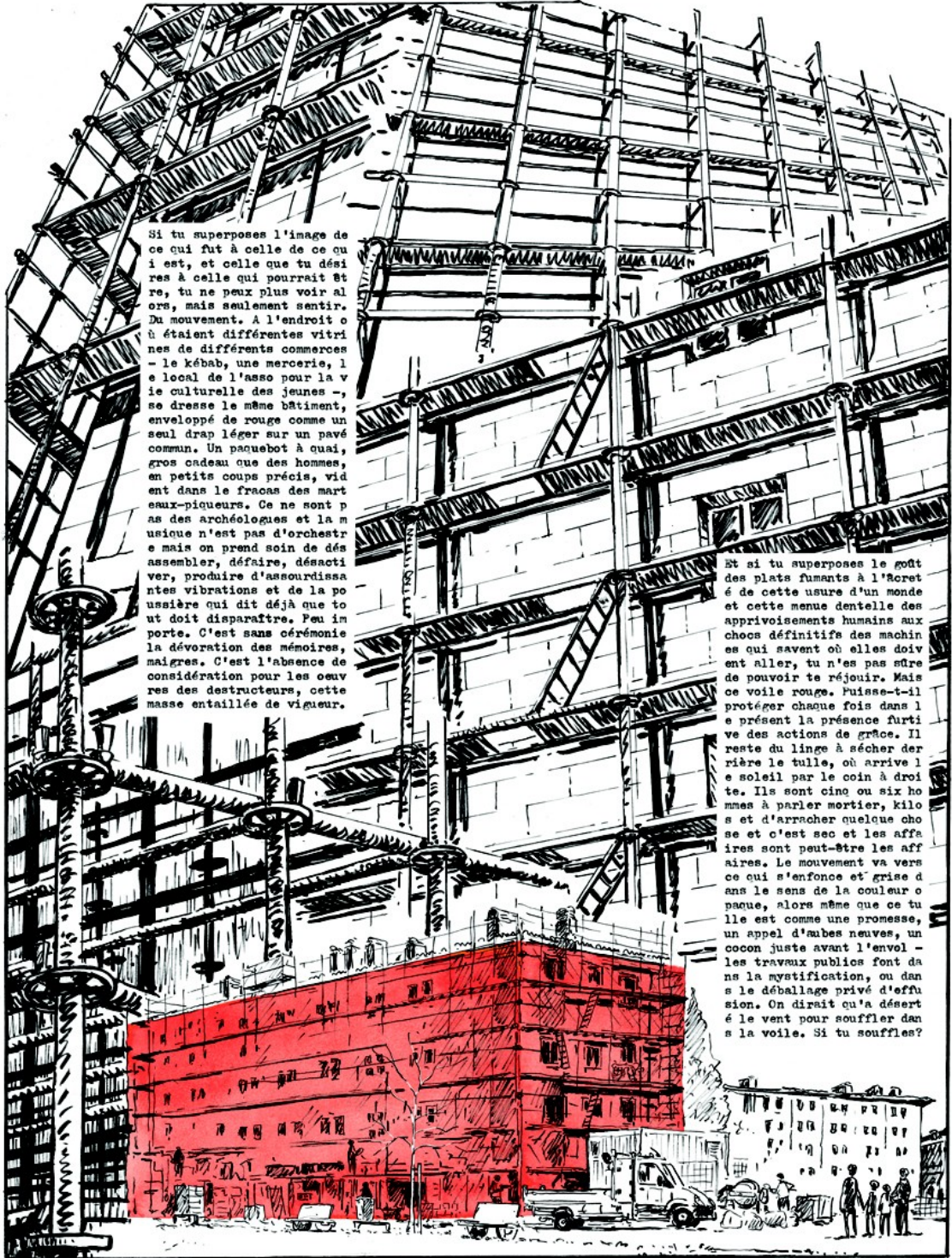


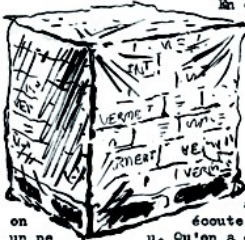
Si tu superposes l'image de ce qui fut à celle de ce qui est, et celle que tu désires à celle qui pourrait être, tu ne peux plus voir alors, mais seulement sentir. Du mouvement. À l'endroit où étaient différentes vitrines de différents commerces – le kébab, une mercerie, le local de l'asso pour la vie culturelle des jeunes –, se dresse le même bâtiment, enveloppé de rouge comme un seul drap léger sur un pavé commun. Un paquebot à quai, gros cadeau que des hommes, en petits coups précis, vident dans le fracas des marteaux-piqueurs. Ce ne sont pas des archéologues et la musique n'est pas d'orchestre mais on prend soin de désassembler, défaire, désactiver, produire d'assourdissantes vibrations et de la poussière qui dit déjà que tout doit disparaître. Peu importe. C'est sans cérémonie la dévoration des mémoires, maigres. C'est l'absence de considération pour les œuvres des destructeurs, cette masse entaillée de vigueur.

Et si tu superposes le goût des plats fumeux à l'âcreté de cette usure d'un monde et cette menue dentelle des apprivoisements humains aux chocs définitifs des machines qui savent où elles doivent aller, tu n'es pas sûre de pouvoir te réjouir. Mais ce voile rouge. Puisse-t-il protéger chaque fois dans le présent la présence furtive des actions de grâce. Il reste du linge à sécher derrière le tulle, où arrive le soleil par le coin à droite. Ils sont cinq ou six hommes à parler mortier, kilos et d'arracher quelque chose et c'est sec et les affaires sont peut-être les affaires. Le mouvement va vers ce qui s'enfonce et grise dans le sens de la couleur opaque, alors même que ce tulle est comme une promesse, un appel d'aubes neuves, un cocon juste avant l'envol – les travaux publics font dans la mystification, ou dans le déballage privé d'effusion. On dirait qu'a déserté le vent pour souffler dans la voile. Si tu souffles ?



Si tu superposes l'image de ce qui fut à celle de ce qui est, et celle que tu désires à celle qui pourrait être, tu ne peux plus voir alors, mais seulement sentir. Du mouvement. A l'endroit où étaient différentes vitrines de différents commerces - le kbab, une mercerie, le local de l'asso pour la vie culturelle des jeunes -, se dresse le même bâtiment, enveloppé de rouge comme un seul drap léger sur un pavé commun. Un paquebot à quai, gros cadeau que des hommes, en petits coups précis, vidant dans le fracas des marteaux-piqueurs. Ce ne sont pas des archéologues et la musique n'est pas d'orchestre mais on prend soin de désassembler, défaire, désactiver, produire d'assourdissantes vibrations et de la poussière qui dit déjà que tout doit disparaître. Peu importe. C'est sans cérémonie la dévotion des mémoires, maigres. C'est l'absence de considération pour les œuvres des destructeurs, cette masse entaillée de vigueur.

Et si tu superposes le goût des plats fumants à l'écroté de cette usure d'un monde et cette menuiserie dentelle des approvisionnements humains aux chocs définitifs des machines qui savent où elles doivent aller, tu n'es pas sûr de pouvoir te réjouir. Mais ce voile rouge. Puisse-t-il protéger chaque fois dans la présence furtive des actions de grâce. Il reste du linge à sécher derrière le tulle, où arrive le soleil par le coin à droite. Ils sont cinq ou six hommes à parler mortier, kilos et d'arracher quelque chose et c'est sec et les affaires sont peut-être les affaires. Le mouvement va vers ce qui s'enfonçait et grise dans le sens de la couleur opaque, alors même que ce tulle est comme une promesse, un appel d'ambes neuves, un cocoon juste avant l'envol - les travaux publics font dans la mystification, ou dans le déballage privé d'effusion. On dirait qu'a déserté le vent pour souffler dans la voile. Si tu souffles?



Un chantier. Enchantée. On dirait les
coulisses à découvert, des entra-
illes nues et ça et là, des ouvri-
ers chirurgicaux, des acrobates o-
uvrant pour le désœuvrement, de
s petites mains tout occupées aux
tours de passe-passe d'une ultime
métamorphose. Nous nous saluons d-
e loin, dans la poudre et les bru-
its. Plusieurs fois comme ça, ver-
s la mi-janvier, on vient voir pa-
r ici avec Jean-Marc. Lui il reg-
arde et il dessine et il écoute et

on écoute et on regarde et bon, on échange,
un peu. Qu'en a connu l'endroit vivant et qu'ailleurs
on vient voir comment ça continue. C'est l'atelier à ciel ou-
vert, il y a tant à faire, à défaire et refaire. Peut-être mêm-
e que ça ressemble à un fond d'opéra, ou une scène agricole s-
ur des champs verticaux, c'est très chorégraphique, avec auss-
i vos voix qui s'interpellent, résonnent et roulent et rebond-
issent d'un côté jusqu'à l'autre et entre les étages, les éch-
elles comme au jeu de l'oie. Le but de chacun n'est pas le mêm-
e pour tous et quelque part gagner n'est pas au programme. D-
éfaire et refaire, oui. Droit. Rénover, dit-on. Le coup du pr-
opre. A croire qu'insalubre est la sentence du jugement. Bref
bref, les travailleurs travaillent. Quelqu'un frappe à la mas-
se pour tomber les briques. Quelqu'un d'autre nous dit que lu-
i est la meilleure machine, tant qu'à dessiner des outils. On
est là, on regarde dans l'après-midi, la brouette qu'il charg-
e à la pelle de débris épais. Quand la brouette est pleine, il
l regarde la brouette, il regarde le tas encore et saisit, du
bout de sa pelle, un certain morceau assez plat, puis un seco-
nd, qu'il dépose délicatement l'un après l'autre dans le creu-
x de quelques centimètres de profondeur entre l'espace qu'ici
il déblaye et le chemin qui va jusqu'au camion. Adosse la pel-
le au mur, empêche la lourde brouette et franchit dans l'éla-
n le gué aventureux sur la passerelle de fortune qu'il vient,
malin, de composer. On sourit ensemble de l'heureuse trouvail-
le. Plus tôt on lui avait demandé si on pouvait dessiner la b-
rouette parce qu'on avait envie de ça, de garder quelques tra-
ces de ce qui se trame là, et comment ça se trame, et bien sûr
r a-t-il répondu.

ui qui nous l-
eur outil est
as, l'homme à la
sse. Les machines
remplacent person-
Parce qu'elles
ient pas, et n-
de blagues. Sous
n de se faire dém-
petite page de papi-
er
probables, un mélange d'art dé-
co et de psychédéisme a-
vec des bulles couleur de terre, un soupçon d'années 60 ou 70
redécouvert comme un vestige. Gâteau de temps superposés. Ouv-
riers cuisiniers de pièces montées puis démontées. C'est vrai
depuis longtemps, nous sommes une race de bâtisseurs, de soul-
èveurs de poids défiant la gravité et de mise en volume de no-
s naissances fortuites, des endurants qui s'endurcissent en r-
endant le séjour durable. Car nous n'avons pas d'ailes, ni de
fourrure épaisse. Nous nous mettons bien par néces-
sité. Construire un toit, construire un feu, c-
onstruire un nid. Alor-
s, fonder, installer,
le dragon - élever,
équilibrer. L'érect-
ion vue co-
me une réponse à un
d'urgence, bâton-mât,
index et parapluie. Ma-
is ce n'est qu'une
partie de l'histoire qui nous tient, et qui nous lie aux ohos-
es, cette histoire de la flèche qui pointe vers le haut. Péné-
lope tisse et détisse. On additionne et on soustra-
it. On pose, on ôte, on déplace, on articule et on
décompose. Une espèce destructurante. C'est la ten-
tation de la ch-
ute et de sa maîtrise.

Jamais une
es mais o-
s revenir à
seu, vider
e suite du
tisse et d-
endre quoi,
s, parfo-
lement
tre à ter-
re, biffer, raturer, tout casser et t-
out recommencer. Le chantier est l'état p-
authentiquement vivant de nos couilles figée-
s. Son édification et son démemberment, mses, disappearance.



Et pendant ce temps-là, laver au jet puissant chaque pierre d-
e façade, mitrailler les carreaux de carrelage bleu ciel pour
les faire décoller, converser au balcon avec une habitante, v-
ieille dame à la fenêtre et grand bonhomme costaud, l'étendo-
ir de linge frais dans la poudre et le bruit et descendre le l-
ong du tube d'échafaudage comme on descend d'un arbre aux bra-
nches symétriques sur le tronc rassurant. Et que faisons-nous
vivre aux choses qui nous font vivre, aux outils arrachés à n-
os besoins primaires autant qu'à nos lubies? O vous frères hu-
mains, ô vous les choses soeurs! Là il faut respirer, et regar-
der encore. La scène du balcon n'est pas une comédie, et pas
non plus un drame, symbole ni manifeste. Événement d'ordinair-
e que tisse Pénélope dans l'espérance active, simple, sobre e-
t essentiel,



que tisse une Pénélope pour qu'ex-
tissent les liens entre des mondes cloches e-
t des tress pendus à leurs parois sou-
cis, que e tricote la vieille dame ave-
c le grand costaud en cinq minute-
s c hrono. Il y a six cents ans,
llon disait "Frères humains
i après nous vives / N'ayez
s cœurs contre nous endure-
/ Car si pitié de nous paur-
re s avez / Dieu en aura plus t-
t de vous mercis". Très prosaïq-
Remplacer "nous" par "choses" e-
par "le bâti", parti-pris de m-
t récoltes sensibles. Comment
nimons les tas d'inanimés q-
n frappe et qu'on nettoie e-
u'inlassablement nous usons
l'os. Que nous aimons quand
tionnement, complices amis d-
rs du pain quotidien. La bé-
t onniâr e est ton four, ton tinxia, ton tandoor
ou tabun o u tannour, tu donnes aussi aux choses le g-
oût de tes r acines. On a bien dû rigoler dans toutes,
et dans chaq ue langues, quand on touillait les pâtes e-
n préparant Babel. Bref bref, les travailleurs travaillent. L-
e lendemain, nous revenons, Jean-Marc et moi. Une équipe de d-
eux poursuit le décollage de ce qui retenait le carrelage ble-
u ciel. Un peu plus loin, un autre duo, avec l'homme à la mas-
se et l'homme à la brouette, est en train de remonter un bout
du mur du ras-de-chaussée, de part et d'autre d'une future en-
trée. Réduire la taille de la béance. Et comment construire d-
roit quand il n'y a pas de lignes comme celles des feuilles s-
ur un cahier, c'est une danse d'abeilles. Tu perces deux trou-
s dans le mur à ras de ton niveau de pose, tu enfonces deux m-
orceaux coupés de tige filetée un peu rouillée, tu les frappe
s trois coups près du mur pour les descendre horizontalement, et
là tu nappes de mortier à la truelle approxivoisée. Tu vas cher-
cher le paraping creux qu'à la disquette tu as scié, et tu le
poses dessus, le plus précis possible, car c'est déjà à l'œi-
l qu'on aligne les angles. Puis tu tapotes avec la masse et t-
u démales le fil à plomb, tes grosses mains deviennent coutur-
ières, tu l'ajustes le long, tu laisses tomber le poids, tu o-
bserves de haut et léger tu tapotes où il faut, ce qu'il f-
aut, tranquille et onctueux, merci à la gravitation, ou à
traction universelle, absolument sans faille. Tu peux v-
rifier à la règle en rejoignant les deux côtés, si jam-
ais ils sont faits. Enfin, tu râoles le surplus de mor-
tier aux jointures, tu en ajoutes ici et là et tu pass-
e à la suite. Et tu répètes encore. Et encore. Et enco-
re. Nos abris sont à notre image, en plus parfaits que n-
dans l'absence de courbes et d'épidermes mous. Ce s-
ont des trilles sorties de becs secs et durs, le
vriers ici qui produisent le moelleux. Ce n'est pa-
t pensé comme ça, mais c'est ce qui arrive. Coucou
volontaires pris dans la toile des autres, pour l-
stoler, et qu'on oublie souvent, comme d'a-
é nymphe avant d'être imago (l-
lide est morte, vive le papil-
me les queues de lézard, le
e lait, les miettes, qu'on o-
ne volée de passage de bala-
ngement complet et d'un bo-
Voici venir la nouvelle v-
ème spécimen de parallélé-
ce courante, commode, commune. Espèce d'es-
sés perçés. Et maintenant que ferons-nous v-
gera la lumière, où nous jetterons les on-
sées publique dans l'intimité close, et
rbanisme phénix, d'exosquelet
pour lequel peut-être revie-
descendants? On redira touj-
hantier, enchantée. Il est p-
est charmé. On ne cesse de se f-



En chantier. Enchantée. On dirait les coulisses à découvert, des entrailles nues et ça et là, des ouvriers chirurgicaux, des acrobates œuvrant pour le désœuvrement, des petites mains tout occupées aux tours de passe-passe d'une ultime métamorphose. Nous nous saluons de loin, dans la poudre et les bruits. Plusieurs fois comme ça, vers la mi-janvier, on vient voir par ici avec Jean-Marc. Lui il regarde et il dessine et il écoute et on écoute et on regarde et bon, on échange, un peu. Qu'on a connu l'endroit vivant et qu'alors on vient voir comment ça continue. C'est l'atelier à ciel ouvert, il y a tant à faire, à défaire et refaire. Peut-être même que ça ressemble à un fond d'opéra, ou une scène agricole sur des champs verticaux, c'est très chorégraphique avec aussi vos voix qui s'interpellent, résonnent et roulent et rebondissent d'un côté jusqu'à l'autre et entre les étages, les échelles comme au jeu de l'oie. Le but de chacun n'est pas le même pour tous et quelque part gagner n'est pas au programme. Défaire et refaire, oui. Droit. Rénover, dit-on. Le coup du propre. À croire qu'insalubre est la sentence du jugement. Bref bref, les travailleurs travaillent. Quelqu'un frappe à la masse pour tomber les briques. Quelqu'un d'autre nous dit que lui est la meilleure machine, tant qu'à dessiner des outils. On est là, on regarde dans l'après-midi, la brouette qu'il charge à la pelle de débris épais. Quand la brouette est pleine, il regarde la brouette, il regarde le tas encore et saisit, du bout de sa pelle, un certain morceau assez plat, puis un second, qu'il dépose délicatement l'un après l'autre dans le creux de quelques centimètres de profondeur entre l'espace qu'ici il déblaie et le chemin qui va jusqu'au camion. Adosse la pelle au mur, empoigne la lourde brouette et franchit dans l'élan le gué aventureux sur la passerelle de fortune qu'il vient, malin, de composer. On sourit ensemble de l'heureuse trouvaille. Plus tôt on lui avait demandé si on pouvait dessiner la brouette parce qu'on avait envie de ça, de garder quelques traces de ce qui se trame là, et comment ça se trame, et bien sûr a-t-il répondu. C'est après quoi lui qui nous lance que le meilleur outil est son collègue là-bas, l'homme à la masse. Les machines ne remplacent personne. Parce qu'elles ne sourient pas, et ne font pas de blagues. Sous la fenêtre en train de se faire démolir, il reste une petite page de papier peint aux motifs improbables, un mélange d'art déco et de psychédéisme avec des bulles couleur de terre, un soupçon d'années 60 ou 70 redécouvert comme un vestige. Gâteau de temps superposés. Ouvriers cuisiniers de pièces montées puis démontées. C'est vrai depuis longtemps, nous sommes une race de bâtisseurs, de souleveurs de poids défiant la gravité et de mise en volume de nos naissances fortuites, des endurants qui s'endurcissent en rendant le séjour durable. Car nous n'avons pas d'ailes, ni de fourrure épaisse. Nous nous mettons bien par nécessité. Construire un toit, construire un feu, construire un nid. Alors, d'abord, daller, fonder, installer, terrasser – le dragon – élever, s'élever, équilibrer. L'érection vue comme une réponse à une question d'urgence, bâton-mât, lame-doigt, index et parapluie. Mais ce n'est qu'une partie de l'histoire qui nous tient, et qui nous lie aux choses, cette histoire de la flèche qui pointe vers le haut. Pénélope tisse et détisse. On additionne et on soustrait. On pose, on ôte, on déplace, on articule et on décompose. Une espèce destructurante. C'est la tentation de la chute et de sa maîtrise. Jamais une seule fois pour toutes mais chaque fois mille fois revenir à l'ouvrage. Remplir le seau, vider le seau, fichu ainsi de suite du règne des effondrements. Pénélope tisse et détisse pour combler l'attente. Attendre quoi, de ce chantier, berner les carences, parfois réparer, parfois le pied qu'insolamment tu lances dans la fourmilière. Mettre à terre, biffer, raturer, tout casser et tout recommencer. Le chantier est l'état authentiquement vivant de nos coquilles figées. Son édification et son démembrement, mues, disparition.

Et pendant ce temps, laver au jet puissant chaque pierre de façade, mitrailler les carreaux de carrelage bleu ciel pour les faire décoller, converser au balcon avec une habitante, vieille dame à la fenêtre et grand bonhomme costaud, l'étendoir de linge frais dans la poudre et le bruit et descendre le long du tube d'échafaudage comme on descend d'un arbre aux branches symétriques sur le tronc rassurant. Et que faisons-nous vivre aux choses qui nous font vivre, aux outils arrachés à nos besoins primaires autant qu'à nos lubies ? Ô vous frères humains, ô vous les choses sœurs ! Là il faut respirer, et regarder encore. La scène du balcon n'est pas une comédie, et pas non plus un drame, symbole ni manifeste. Événement d'ordinaire que tisse Pénélope dans l'espérance active, simple, sobre et essentiel, que tisse une Pénélope pour qu'existent les liens entre des mondes cloches et des êtres pendus à leurs propres soucis, que tricote la vieille dame avec le grand costaud en cinq minutes chrono. Il y a six cents ans, Villon disait « Frères humains qui après nous vivez / N'ayez les cœurs contre nous endurcis / Car si pitié de nous pauvres avez / Dieu en aura plus tôt de vous mercis ». Très prosaïque. Remplacer « nous » par « choses » et « Dieu » par « le bâti », parti-pris de matière et récoltes sensibles. Comment nous animons les tas d'inanimés qu'on frappe et qu'on nettoie et qu'inlassablement nous usons jusqu'à l'os. Que nous aimons quand ils fonctionnent, complices amis des labeurs du pain quotidien. La bétonnière est ton four, ton tinzia, ton tandoor ou tabun ou tannour, tu donnes aussi aux choses le goût de tes racines. On a bien dû rire aussi dans toutes, et dans chaque langue, quand on touillait les pâtes en préparant Babel. Bref bref, les travailleurs travaillent. Le lendemain, nous revenons, Jean-Marc et moi. Une équipe de deux poursuit le décollage de ce qui retenait le carrelage bleu ciel. Un peu plus loin, un autre duo, avec l'homme à la masse et l'homme à la brouette, est en train de remonter un bout du mur du rez-de-chaussée, de part et d'autre d'une future entrée. Réduire la taille de la béance. Et comment construire droit quand il n'y a pas de lignes comme celles des feuilles sur un cahier, c'est une danse d'abeilles. Tu perces deux trous dans le mur à raz de ton niveau de pose, tu enfonces deux morceaux coupés de tige filetée un peu rouillée, tu les frappes trois coups près du mur pour les descendre horizontales, et là tu nappes de mortier à la truelle apprivoisée. Tu vas chercher le parpaing creux qu'à la disquette tu as scié, et tu le poses dessus, le plus précis possible, car c'est déjà à l'œil qu'on aligne les angles. Puis tu tapotes avec la masse et tu démêles le fil à plomb, tes grosses mains deviennent couturières, tu l'ajustes le long, tu laisses tomber le poids, tu observes de haut et léger tu tapotes où il faut, tranquille et onctueux, merci à la gravitation, ou attraction universelle, absolument sans faille. Tu peux vérifier à la règle en rejoignant les deux côtés, si jamais ils sont faits. Enfin, tu râcles le surplus de mortier aux jointures, tu en ajoutes ici et là et tu passes à la suite. Et tu répètes encore. Et encore. Et encore. Nos abris sont à notre image, en plus parfaits que nous dans l'absence de courbes et d'épidermes mous. Ce sont, comme des trilles sorties de bec secs et durs, les ouvriers ici qui produisent le moelleux. Ce n'est pas tant pensé comme ça, mais c'est ce qui arrive. Coucous involontaires pris dans la toile des autres, pour la rafistoler, et qu'on oublie souvent, comme d'avoir été nymphe avant d'être imago (la chrysalide est morte, vive le papillon), comme les queues de lézard, les dents de lait, les miettes, qu'on oublie d'une volée de passage de balai, d'un rangement complet et d'un bon débarras. Voici venir la nouvelle vie d'un énième spécimen de parallélépipède. Espèce courante, commode, commune. Espèce d'espaces d'alcôves percées. Et maintenant que ferons-nous vivre, et où logera la lumière, où nous jetterons les ombres et la pensée publique dans l'intimité close, et comment les dedans sous les dehors plaqués avant le prochain plan d'urbanisme phénix, d'exosquelette exsangue – et pour lequel peut-être reviendront vos descendants ? On redira toujours En chantier, enchantée. Il est permis d'être charmé. On ne cesse de se fabriquer.

